

raison, et qu'au lieu de t'emporter, tu ferais mieux d'aviser avec moi aux moyens de parer le coup.

—Mais tu n'as donc pas compris ? tu n'as donc pas lu ces mots odieux ? ...
—Parfaitement ; je les sais par cœur, et je te répète qu'elle dit la vérité.

—Tu as assassiné l'officier de marine, et je suis ton complice.
Valnoir passa la main sur son front comme un homme qui cherche à rassembler ses idées.

Il commençait à se persuader que le bossu devenait fou, car le ton sérieux de Taupier ne permettait pas de croire à une plaisanterie.

Pour s'en assurer, il feignit un instant de prendre tranquillement cette abominable déclaration.

—Allons ! soit ! dit-il en riant d'un rire forcé, j'ai assassiné à mon insu M. de Saint-Senier, je suis Valnoir, ou le criminel sans le savoir—joli titre de drame pour le théâtre Saint-Marcel—mais je voudrais bien être renseigné un peu sur les détails de mon forfait.

—C'est très-simple, répondit le bossu avec un sang-froid qui glaça le malheureux rédacteur en chef.

—Tu te battais avec un homme qui était de première force au pistolet, et qui devait tirer le premier. Selon toutes les probabilités, tu étais un homme mort. J'ai voulu égaliser les chances, voilà tout.

—Je... je ne comprends pas, balbutia Valnoir, qui commençait à entrevoir une partie de la vérité.

—Tu vas comprendre ; je n'ai rien à te cacher.

—Je te disais donc que je tenais beaucoup à te sauver la vie, et que j'avais ruminé un petit plan pour t'assurer contre un accident trop probable.

—Si j'avais hésité, tes pressentiments et tes inquiétudes nerveuses sur le terrain m'auraient décidé.

—On vise mal quand on a remué de la terre pour... ce que tu sais, et encore plus mal quand on a la superstition des souvenirs.

—Tu parlais si tristement de ton père tué d'un coup de fusil en juin 1848, que tu aurais sans doute fini comme lui, aux barricades près, si je n'avais pas pris mes précautions.

—Qu'as-tu donc fait ? demanda le journaliste terrifié.

—En chargeant les pistolets, j'ai mis une balle de plomb dans l'un et une balle de liège dans l'autre, et je me suis arrangé pour que le marin choisît l'arme inoffensive.

—Scélérat ! cria Valnoir en saisissant le bossu à la gorge.

Mais Taupier se débarrassa de son étreinte avec une vigueur que sa construction physique n'annonçait guère et se retrancha derrière la table.

—Voilà bien du bruit pour un réactionnaire supprimé, dit-il en ricanant, et je te conseille vraiment de te plaindre.

Cet excès d'impudence calma presque Valnoir, qui se rappela fort à propos les circonstances du duel.

—Mais, misérable ! Je n'ai ni vu, ni touché les pistolets, et personne ne peut m'accuser de l'infamie qu'il t'a plu de commettre...

—Personne, excepté la bohémienne, à ce qu'il me semble.

—Mais cette jeune fille se trompe, je le lui prouverai et je te laisserai porter seul le poids de ton crime.

—C'est bien pensé, mais je crois que tu auras de la peine à séparer nos deux causes. Tu as fait ton droit et tu dois connaître l'axiome latin qui dit : "Le coupable, c'est celui qui a profité." Or, à qui profitait, je te prie, la mort de ton adversaire ?

L'argument avait porté. Valnoir se laissa tomber sur le divan et cacha sa figure dans ses mains.

Il y eut un assez long silence.

Le bossu jouissait de son triomphe, et, crânement campé sur le coin de la table, laissait tomber des regards de pitié sur son complice involontaire.

—Mais, malheureux, tu me perds et tu te perds avec moi, murmura Valnoir d'une voix étranglée par l'émotion.

—Peut-être, dit Taupier d'un air dégagé.

—Voyons ! tu n'as donc pas écouté ce que je t'ai dit ! tu oublies donc qu'on connaît ton affreuse action et que tu n'as même pas eu l'habileté de te cacher pour la commettre.

—Ah ! voilà ! s'écria le bossu du ton vexé d'un artiste auquel on signale un défaut dans son œuvre, je ne pouvais pas prévoir que nous serions espionnés par toute une nichée de saltimbanques.

—Pour arranger les pistolets, je n'étais débarrassé adroitement du cousin et même de ce grand hâbleur de Podensac, mais je n'avais pas pensé au tas de bois qui servait d'écran à ces acrobates de malheur.

—Ainsi, cette jeune fille n'est pas seule à savoir !

—Mais non, dit tranquillement Taupier. Ils sont bien jusqu'à trois qui connaissent notre secret.

Il eut soin d'appuyer sur le mot *notre*, qui impliquait la complicité de Valnoir.

Celui-ci tressaillait, mais il n'eut pas le courage de protester.

—Il me semble, reprit le bossu, que tu deviens raisonnable. Si tu veux m'entendre seulement deux minutes, je suis sûr que nous tomberons d'accord.

Valnoir secoua la tête d'un air que Taupier prit pour une menace.

—Oh ! je ne te demande pas de me remercier,

ni même de m'approuver, reprit-il avec une rare audace. Mais maintenant que la chose est faite, tu conviendras bien qu'il nous faut tâcher d'en prévenir les conséquences.

L'amant de Rose, au lieu de répondre, regarda le bossu avec une attention inquiète.

—Je te disais donc que nous avions contre nous trois personnes, et même quatre, puisque cette péronnelle a été racontée par écrit nos petites affaires au cousin, reprit Taupier de l'air tranquille d'un homme qui examine les chances d'une entreprise commerciale.

—Alors, ce saltimbanque et son acolyte ont vu aussi...

—Le saltimbanque, comme il te plaît d'appeler l'honorable messager du dernier des Charmiers, le saltimbanque est parfaitement au courant, dit le bossu sans paraître remarquer la grimace de Valnoir.

—Il a même entre les mains ce que les magistrats appellent une pièce de conviction, car il a ramassé la balle de plomb que j'avais jetée adroitement par-dessus la coupe de bois.

L'infortuné journaliste laissa échapper un profond gémissement.

—Quant au philosophe Alcindor, continua Taupier, je ne suis pas sûr qu'il ait consenti à descendre des hauteurs du *fusionnisme* pour s'occuper de ces détails terrestres, mais il était derrière les bûches avec son maître, et il est bien probable qu'il a saisi comme lui mon petit escamotage.

—Nous sommes perdus, murmura Valnoir.

—Bah ! pourquoi donc ? sur les quatre témoins à charge, toujours pour parler le langage des cours... de justice, dit l'infatigable bossu, j'en tiens deux, et je te réponds qu'ils ne diront rien sans ma permission.

—Comment cela ? demanda timidement le rédacteur en chef du *Serpenteau*.

—Parbleu ! ce n'est pas difficile à deviner ; en mettant le journal au service de la nouvelle Société si heureusement nommée la *Lune avec les dents*, je me suis concilié le dévouement à toute épreuve de l'héroïne et de son père.

—Je ne veux pas, s'écria Valnoir, je refuse absolument de défendre les stupides théories de ces deux imbéciles.

—Alors, je ne vois aucun moyen de les empêcher de bavarder, dit froidement Taupier.

—Mais c'est impossible, reprit l'amant de Rose ébranlé, le *Serpenteau* a réussi parce qu'il fait de l'opposition à l'usage des gens d'esprit ; comment veux-tu qu'il soutienne des absurdités assommantes ? Au bout de huit jours, je n'aurais plus un acheteur.

—Et qui te parle de les soutenir avec ta plume de lettré ? Est-ce que tu te figures par hasard que nos futurs sociétaires liront tes articles ? Il y a une bonne raison pour que la plupart s'abstiennent, car ils ont négligé d'étudier l'alphabet.

—Je ne comprends plus, dit Valnoir.

—Mais, grand niais que tu es, tu ne vois donc pas qu'avec ton talent de pamphlétaire tu es une force. La *Lune avec les dents* se servira de cette force pour démolir les bourgeois, les patrons, toutes les autorités qui gênent l'expansion de l'idée *fusionnienne*, et, avant six mois, nous installerons notre principe sur la place que tu auras déblayée.

—Jolie mission que tu me proposes là ! grommela le journaliste humilié.

—Paul-Louis Courier n'a pas fait autre chose, sans s'en douter, reprit l'impitoyable bossu, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

—Si tu veux me laisser faire, je te garantis la discrétion de Pilevert et d'Alcindor.

—Mais, malheureux, quand bien même je consentirais à me déshonorer pour acheter le silence de ces brutes, nous serions toujours à la merci de cette fille et de M. de Saint-Senier.

—Ça, dit Taupier, c'est une autre affaire, et je m'en charge encore. Seulement, il faut me dire tout ce que tu sais sur les deux personnages en question.

—Je t'ai raconté tout ce que je savais, dit tristement Valnoir.

—Nous avons d'abord le Saint-Senier, reprit le bossu sans s'arrêter à cette fin de non-recevoir. Celui-là n'est pas bien dangereux, car en supposant que les Prussiens ne nous aient pas débarrassés de son illustre personne, il n'a rien vu sur le terrain et il ne peut nous accuser que par oui-dire.

—C'est bien assez, murmura le journaliste.

—Ce n'est rien du tout, dit péremptoirement le bossu, on le mettrait en demeure d'affirmer par serment qu'il hésiterait, en sa qualité d'honnête homme.

—Reste la fille ; et celle-là pourrait vraiment nous nuire, si je n'y mettais ordre.

—Et que veux-tu faire contre une espèce de folle, qui ne parle pas, qui ne demeure nulle part, et qui ne tient à rien ni à personne ?

—Tu crois ça, toi, reprit Taupier ; eh bien ! moi, je suis sûr que par cette prétendue folle nous arriverons à connaître le fond du sac de tous ces gens-là.

—Seulement, il faut que je sois un peu mieux renseigné. J'ai déjà essayé de tirer les vers du nez à Pilevert, mais j'ai eu beau lui faire avaler un carafon de kirsch, je n'ai pas pu le faire parler.

—Voyons ! où l'as-tu rencontrée hier soir ?

—Derrière la Madeleine, à l'entrée de la rue Trochet.

—Seule ?

—Oui. Pourtant, il m'a semblé qu'elle venait de quitter une personne qui s'éloignait en voiture au moment où j'arrivais.

—Un homme ?

—Non, une femme. Elle a mis la tête à la portière, et elle a fait un geste d'adieu.

—C'est palpitant d'intérêt, s'écria le bossu triomphant.

—Continue, mon cher, je crois que je tiens la piste.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

L'attentat contre le roi d'Italie

Nos lecteurs connaissent l'abominable attentat dont le roi d'Italie a failli être victime, à Naples, le 17 novembre. La famille royale arrivait dans cette ville en voiture découverte. Le roi, comme le montre le dessin très-exact que nous publions aujourd'hui, était assis à droite, ayant en face de lui M. Cairoli, président du conseil des ministres. La reine, placée à gauche du roi, avait devant elle le prince royal. Régulièrement, celui-ci aurait dû se trouver en face de son père. C'est à ce manquement providentiel à l'étiquette que l'on doit attribuer le salut du roi, car il a permis à M. Cairoli de maintenir un instant l'assassin, et d'arracher ainsi Sa Majesté à une mort certaine.

La jeune année

Que seras-tu, jeune année ? Tu vas rapidement grandir, puis t'incliner et disparaître ! Qu'apporteras-tu et qu'emporteras-tu ? Seras-tu joyeuse ou triste ? Donneras-tu à notre chère patrie des jours de triomphe ou des jours de deuil ?

Nous n'en savons rien ; tu n'en sais rien toi-même. Pourtant, regarde, enfant, regarde encore : ces lunettes, réservées ordinairement aux vieillards, te permettront peut-être d'entrevoir l'avenir.

Non ! tout est plein d'incertitudes. Ce que renfermera l'heure qui va sonner, c'est le secret de Dieu.

Dieu des années et de l'éternité, donnez-nous des jours heureux !

Les étrennes de Bébé

Les premiers jours de l'année arrivent ordinairement avec un cortège de joies et de fêtes.

C'est le jour des souhaits, c'est le jour des étrennes. Il faut voir les gentils ébats du bébé que l'on comble de cadeaux ! Quel beau rire perlé ! Quels petits cris ravis !

Heureux âge ! Heureuse famille ! Pour quoi ce bonheur ne peut-il durer toujours ?

La Trappe et les trappistes

Un objet d'édification pour les croyants, une inoffensive folie pour les sceptiques, une curiosité pour les indifférents ; quant à la philosophie, elle ne saurait ni admirer, ni sourire, ni s'étonner, parce qu'elle a reconnu dans cette compression presque violente de la chair, dans cette abjuration de tout ce qui fait aimer la vie, la manifestation logique d'une des éternelles tendances de l'esprit humain.

L'ascétisme est le corollaire de toute religion spiritualiste. Qu'importent les aspirations de la branche à l'oiseau qui va prendre son essor et s'élever dans l'éther ? Du moment où une âme humaine s'élève à l'affirmation de l'infini et de l'éternité, la pensée devait lui venir d'en jouir plus sûrement et plus tôt, en ténouissant de son délai pour le séjour transitoire où elle est exilée ; c'est cette pensée qui a peuplé les solitudes aux siècles de la foi. Aujourd'hui que cette foi est si chancelante, le contraste est saisissant, nous le reconnaissons, entre ces hommes d'un autre temps qui embrassent la douleur avec les ardeurs que nous apportons à chercher le plaisir, entre ces martyrs volontaires qui n'acceptent de la vie que ses privations, ses fatigues, ses amertumes, et le milieu si profondément positif, si complètement sensuel de la société moderne ; mais ces renoncements s'expliquent encore, non-seulement par les causes mystiques que nous venons d'indiquer et qui subsistent, mais par cette loi qui décide quelques-uns des blessés de la bataille de la vie à chercher dans la prière, dans l'isolement, l'oubli que d'autres demanderont à la tombe.

Et puis, nous devons l'ajouter, seul entre tous les ordres monastiques, celui de la Trappe conserve un trait d'union qui le relie au monde du dix-neuvième siècle, le travail.

Matériellement, la vie du trapiste est très-rigoureusement réglée ; il couche sur des planches entourées d'un tortillon de foin, qui ne doit pas rendre sa couche beaucoup plus douillette, et enveloppé d'une maigre couverture.—Ce lit a cependant sur les nôtres un incontestable avantage, nous disait un père en nous montrant le sien : on le quitte avec satisfaction et sans hésiter, quelque froid qu'il fasse !—Ajoutons que cette supériorité fantaisiste est souvent mise à l'épreuve, car le sommeil des religieux est fréquemment interrompu par les offices de nuit et par ces longues méditations de la chapelle, dans lesquelles les moines couchés sur les dalles, comme on les voit dans notre dessin, baissent, avec une ferveur qui n'est pas exempte de tendresse, la fiancée de ces morts vivants, la terre, dans le sein de laquelle il leur tarde de reposer.

L'alimentation de la Trappe représente la quintessence de la frugalité ; ce ne sont pas tout à fait les racines du désert de Scété dont se nourrissaient Macaire et ses disciples, et dont celui-ci ne faisait usage qu'une seule fois par semaine, mais bien peu s'en faut ; la nourriture des trapistes consiste en légumes cuits à l'eau, assaisonnés d'un peu de sel et de vinaigre ; le poisson comme la viande leur sont interdits, tant qu'ils ne sont pas malades. Si robuste que soit une constitution, elle ne saurait résister longtemps à un tel régime, surtout lorsque les forces sont quotidiennement épuisées par le travail.

Ce travail est exclusivement manuel ; ces communautés religieuses constituent de véritables colonies agricoles vivant d'elles-mêmes, et pouvant vivre d'elles seules. Le matériel est très-complet : chevaux, bétail, troupeau, volailles, rien ne manque.

CHOSSES ET AUTRES

Le gouvernement fédéral a décidé d'abandonner la construction de l'embranchement de la baie Georgienne, et le contrat de M.M. Charlebois, Flood & Cie. a été cassé.

Lundi, le 16 courant, l'hon. juge Loranger a rejeté avec dépens les objections préliminaires faites à l'encontre de la contestation de l'élection de Richelieu.

Sur la question de compétence, l'hon. juge a fait une longue et savante dissertation et a conclu qu'il avait juridiction.

Le *Monde* de Paris, parlant de la réception faite au marquis de Lorne par les Canadiens-français, dit :

De toutes les manifestations auxquelles ils se sont livrés en cette circonstance, il en est une bien singulière, bien touchante, bien grande : partout ils ont arboré les couleurs de la France en concurrence avec l'*Union Jack*.

Pour ces hommes loyaux, il semble qu'il n'y ait pas de meilleur moyen de proclamer leur *loyalty* au régime sous lequel ils vivent que de rappeler leur inébranlable fidélité à celui sous lequel vécut leurs ancêtres !

A lire ces choses-là, la douleur se mêle à la tendresse et à l'admiration... Oh ! l'immense, la cruelle perte que celle de ces "quelques arpents de neige" dont parle le misérable Voltaire !

Les journaux français et anglais de Québec, publiés la semaine dernière, renfermaient de fort élogieux articles à propos d'un chef-d'œuvre de reliure exécuté aux ateliers de M. G.-A. Lafrance.

M. Stewart, l'auteur distingué d'un ouvrage excellent sur l'administration de lord Dufferin au Canada comme Gouverneur-général de cette Puissance, avait eu la pensée d'offrir à Sa Majesté notre gracieuse Souveraine une copie de son travail. Conséquemment, il s'adressa à M. G.-A. Lafrance pour relier un exemplaire de son volume. L'on remarquera, sans doute, avec une certaine surprise, le fait d'un livre édité à Toronto et relié à Québec. Tout le secret de cette apparente anomalie se trouve dans un magnifique éloge des talents de M. G.-A. Lafrance ; car